

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 366 - Mai 2019 - 37^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

VIVE LE PREMIER MAI !

Contre la « une » du bulletin en yiddish de la CGT de la région parisienne, *Der yiddisher Arbeter* (l'ouvrier juif), datée de mai 1949.

En manchette : « *Prolétaires de tous les pays unissez-vous !* » ; en pied de page : « *Ouvriers juifs manifestez dans les cortèges de la CGT pour la paix, le pain et la liberté* ».

Fondé en 1911 par Alexandre Lozovsky, dirigeant du syndicat CGT des casquettiers*, *Der yiddisher Arbeter* a paru jusqu'en 1914 (25 numéros) puis à nouveau en 1936-1937 (8 numéros) à l'initiative du Comité syndical CGT de la région parisienne. Après la guerre, la CGT republiera quelques numéros comme celui-ci en 1949. *Der yiddisher Arbeter* avait son siège avenue Mathurin Moreau dans des locaux de la CGT à l'endroit où se trouve aujourd'hui le siège du PCF. Il était imprimé au 14 rue de Paradis sur les presses de la Naïe presse. ■

* La PNM reviendra dans son numéro de rentrée, en septembre, sur les grèves des casquettiers de 1911-1913.



LA VIGOUREUSE BEAUTÉ DE L'ŒUVRE DE MAX LINGNER TRAIT D'UNION ENTRE DEUX PEUPLES



Max Lingner - La mère et l'enfant - Madrid 1937

par FRANÇOIS MATHIEU

Àu début de cette année, l'Institut français de Berlin a accroché pendant un mois et demi dans sa galerie du *Kurfürstendamm* une cinquantaine d'œuvres de Max Lingner (1888-1959), des encres et une peinture. Né à Leipzig, l'artiste, qui a fait des études d'art à Dresde, peint et dessine les personnes qu'il côtoie à Weissenfels (Saxe) – des ouvriers et des ouvrières – et collabore à des journaux communistes de la région. En 1928, conseillé lui aussi [1] par Käthe Kollwitz (1867-1945), il se rend à Paris où il restera, dessinant pour l'hebdomadaire *Monde* d'Henri Barbusse, puis pour *L'Humanité*, *L'Avant-garde*, *Regards* et *La Vie ouvrière*. Le dessinateur de presse du Front populaire crée également les décors grandioses de plusieurs fêtes de *L'Humanité*. ■ ■ ■ (Suite en page 8)

Editorial

*לאנגע צונג

par BERNARD FREDERICK

En écoutant Emmanuel Macron lors de sa conférence de presse du 25 avril dernier, on songeait à ce proverbe yiddish :

אן אָקס האָט אַ לאַנגע צונג און קען קיין שופֿר ניט בלאָזן
An oks hot a lange tsung un ken keyn shoyfer nit blozn
 Un bœuf a une longue langue
 mais ne sait pas jouer du shofar

On lira page 4 l'analyse que fait Jacques Lewkowicz du propos du chef de l'État. Nous voulons juste souligner ici notre effarement.

Depuis le mois de novembre de l'an dernier, tous les samedi – *! – des milliers de femmes et d'hommes manifestent, de temps en temps très nombreux, de temps en temps un peu moins, mais avec constance et détermination toujours. Que réclament-ils ? « *Vivre et non survivre* » ; du respect ; des droits puisqu'on leur impose des devoirs et qu'il n'y a pas de devoirs sans droits.

Que leur a-t-on répondu ? D'abord qu'ils n'étaient que des voyous parce que des casseurs – qu'on pouvait aisément maîtriser, on l'a vu par la suite – s'infiltraient dans les cortèges hebdomadaires. Et on a lâché les forces de l'ordre armées de fusils à balles en caoutchouc dont on vient d'apprendre, qu'ailleurs, ils sont classés armes de guerre. Manifestants éborgnés ; hommes et femmes rendus infirmes ; des milliers de traumatisés. Voilà beau temps qu'on n'avait pas vu ça !

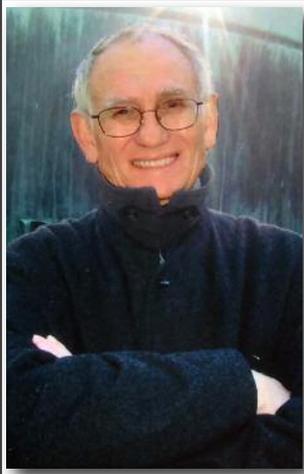
Et puis, comme la colère ne se calmait pas, le président a imaginé gagner du temps, espérant voir le mouvement pourrir, et a lancé un théâtral « Grand débat » qui a duré trois mois, coûté une fortune, mais qui, bien que savamment encadré, a laissé percer les attentes de tout un peuple.

Et voilà le résultat ! Rien ! De nouvelles annonces creuses, d'autres simplement recyclées mais rien sur l'essentiel : le pouvoir d'achat des moins aisés, quand celui des plus riches croît avec insolence.

Nous n'avons, ici, jamais cru au barnum du « Grand débat », mais humblement nous nous serions inclinés si à son issue une lueur, même faible était apparue. Il faudra qu'elle vienne d'ailleurs – de la rue, des usines, des bureaux, des universités.

Car non, Emmanuel Macron ne sait pas jouer du shofar ! ■ 29/04/2019

* *Lange tsung* - Longue langue
 ** *Gut shabès !* – Bon samedi !



ROBERT SZLIFKE N'EST PLUS

C'est avec tristesse que nous apprenons la mort de notre ami, le « petit frère » de Paulette Sarcey, l'oncle de Claude, membre du Bureau de l'UJRE. Né en 1934 de parents juifs polonais, Robert a comme Paulette fréquenté avant-guerre les *tsugab choul'n* (patronages), puis été caché pendant la guerre avec Lila Krasucki chez des résistants communistes de la Sarthe. Après-guerre, la famille se recompose quand son père va le chercher et que Paulette rentre de déportation. Débutant dans la confection, il se formera en cours du soir avec Max, son beau-frère. Devenu expert-comptable puis commissaire aux comptes, il sera sa vie durant au service du mouvement syndical, politique et associatif, dont l'UJRE. Robert fut un militant communiste lucide, pédagogue, à l'écoute des autres et plein d'humour, engagé pour une paix juste et durable entre Israéliens et Palestiniens. Nous adressons à Janine son épouse, à Jérôme et Richard, ses fils, à sa soeur Paulette Sarcey et à ses neveux, Claude et Michou, ainsi qu'à tous ses proches, nos condoléances attristées et nos plus affectueuses pensées. ■ UJRE/PNM

Nous sommes tristes d'apprendre la disparition ce 26 avril de

JULIEN LAUPRÊTRE

président du *Secours populaire français* depuis 1955.

Solidaires de tous ses combats, nous nous honorons de l'avoir compté parmi nos amis. Il préfaça l'ouvrage (*Chroniques d'un juif laïque**) de notre regretté président et rédacteur en chef, Lucien Steinberg, membre du Bureau national du SPF, et remit l'insigne de la Légion d'honneur à la fille de ce dernier, Henriette Steinberg, secrétaire générale du conseil d'administration du SPF.

Nous adressons à sa famille ainsi qu'aux équipes du SPF l'expression de toute notre amitié. ■ UJRE/PNM

(Lire notre hommage en p. 4)

COURRIER DES LECTEURS

Merci, chers lecteurs, de nous informer, de réagir, l'erreur est humaine, ensemble, améliorons la qualité de notre PNM !

Nina Kehayan : Par ces temps étranges, difficiles et inquiétants à plus d'un titre, pour votre information et celle des amis de l'UJRE, de la *Presse Nouvelle* et de MRJ-MOI, je vous informe de la parution d'un livre susceptible de vous intéresser :

Du ghetto au maquis, de mon amie d'Aix-en-Provence, **Mireille Provansal**, qui le décrit ainsi : "Cet ouvrage raconte, et inscrit dans la « grande » Histoire, celle de ma famille juive, depuis le ghetto de Metz au XVIIIème siècle jusqu'à la mort de mon grand-père, Jean Lippmann, dirigeant d'un maquis dans les Alpes du sud, fusillé en 1944. Au-delà du récit familial, dont la rédaction a bénéficié de l'appui d'historiens de la judéité et de la Résistance, **Du ghetto au maquis** propose une réflexion sur la transmission de la judéité, son déni ou sa revendication face à l'antisémitisme et aux mutations de la société française, et sur les raisons de l'engagement d'une famille juive dans la résistance. Cet ouvrage aborde ainsi au travers de quelques portraits parfois hauts en couleurs, les questions de la diversité culturelle et de l'intégration dans la France moderne." ■



Vladimir Issacovitch, à propos de la PNM n° 365 : • **À Mme. Mokobodzki** : Chapeau pour votre "Rwanda 25 ans plus tard". Lecteur de PNM, né – il y a très longtemps – en Belgique, puissance colonialiste du Rwanda-Burundi, votre serviteur se sent concerné par les analyses sur le génocide des Tutsis par les Hutus et par ses négationnistes. J'ai trouvé, en une demi-page de la revue, votre synthèse comme très juste. Merci. • **À M. Lemaire** : Je vous confie mon étonnement quant à l'article "Le Mythe du Juif errant" (...) c'est le lecteur belge qui réagit. Nous avons été, francophones de Belgique, quand nous étudions la littérature flamande, convaincus de l'importance du "Wandelende Jood" par le grand progressiste August Vermeylen (mais Borges aussi aurait mérité qu'on le citât). N'empêche, après avoir lu PNM, ce qui m'a vraiment étonné, c'est que nulle part (...) ne fût rappelé le film produit en 1940 par Goebbels et Hitler "Der Ewige Jude" [réalisé par] le nazi Fritz Hippler, filmant des rats représentant des Juifs et des SS en rangs serrés les mettant en fuite... ■

Erratum : Merci à **François Szulman** de nous avoir signalé une erreur dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs : dans la PNM d'avril, page 8 (article *Héros de bronze du Ghetto de Varsovie*) contrairement à ce que nous écrivions, ce n'est pas le *Bund* mais l'*Union des Engagés Volontaires et Anciens combattants juifs* qui a commandé à Nathan Rapoport le monument de Bagneux qui représente l'un des 66 soldats engagés volontaires, rapatriés et inhumés dans ce caveau. Pour mémoire, c'est notre ami Ilex Beller qui a servi de modèle au soldat sculpté. ■

VIE DES ASSOCIATIONS

NON AUX VIOLENCES INFLIGÉES AUX ROMS !

Le saviez-vous ? Au-delà des Pyrénées, l'hymne international des gitans est chanté à la Chambre des députés de Madrid*, en présence de *Los Reyes* (le Roi et la Reine) entourés de tous les responsables gitans d'Espagne !

Et en deçà ? On vient d'assister, fin mars, dans plusieurs villes de Seine-Saint-Denis, à une flambée de "violence qui a frappé la communauté Rom suite à des rumeurs [de rapt d'enfants] non fondées et relayées sur les réseaux sociaux".

L'*Union des Juifs pour la Résistance et l'entraide*, à qui ces événements ne peuvent que rappeler les persécutions dont ses aînés furent l'objet, tout comme ce qui se passe actuellement en Hongrie, s'associe pleinement au communiqué du 15 avril du *Mouvement de la Paix*. Ce dernier condamne la "violence absurde" de ces "expéditions punitives", le "manque de protection des campements et bidonvilles des Roms" et questionne : "Qui a intérêt à faire régner ce climat menaçant le vivre-ensemble et distillant des discours de haine, d'exclusion et pratiquant la désinformation et la manipulation ?" Nous partageons les convictions de sa conclusion : "Stop le racisme, la xénophobie, stop les violences contre les tziganes, que vive la paix à travers le respect des cultures et le développement de la compréhension et du respect des cultures dont la culture Rom et tzigane". ■ UJRE

* Grâce à Juan de Dios Ramirez-Heredi, ancien député gitan aux Cortès espagnols et au Conseil de l'Europe, président en Espagne de Romani-Union.

JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE - CONFÉRENCES - DÉBATS ...

10 mai à 18h30 – Les étrangers engagés dans la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale au Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine en présence d'Éric Brossard, du Musée de la Résistance nationale, de Georges Duffau-



Epstein, fils de Joseph Epstein responsable des Francs-Tireurs et Partisans (FTP) pour la Région parisienne, de représentants du Mont-Valérien et de membres des familles de résistants.

11 mai de 14h à 18h – L'UJRE vous propose une rencontre-débat dans le cadre du *ROJEL* dont elle est membre : **Antisémitisme et racisme : questions d'aujourd'hui** – Mairie du 10^e arrondissement de Paris.

12 mai à 16:30 rencontre animée par Cécile Vast autour du film : *France Bloch, Frédo Sérazin* documentaire (52mn.) de Marie Cristiani inspiré de *France Bloch-Sérazin une femme en résistance (1913-1943)* d'Alain Quella-Villéger et de *Mon Frédo* de Marie Cristiani. **Mémorial de la Shoah**

25 mai - Hommage solennel aux Fusillés du Mont-Valérien et à toute la Résistance - Esplanade du Mont-Valérien • à 14:15 Spectacle *Huit jours et une nuit* • à 15:00 Dépôt de gerbe

27 mai - JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE (JNR)

- 10:45 Dépôt de gerbe au 48 rue du Four Paris 6^e
- 12:30 *Village des associations** Place de la République Paris
- 14:30 Spectacles sur le podium du Village des associations
- 17:15 Dépôt de gerbe à la stèle de Jean Moulin (Jardin des Champs-Élysées)
- 18:30 Ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe
- 20:00 Clôture de la JNR 2019 Place de la République Paris.

* Les équipes de l'UJRE et de MRJ-MOI seront heureuses de vous y accueillir sur leur stand.

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'U.J.R.E.

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

Premières leçons d'un scrutin

ISRAËL, L'ORIGINAL ET LA COPIE

par DOMINIQUE VIDAL *

C'est lors des élections du 31 mai 1996 que Benyamin Netanyahou est devenu pour la première fois chef du gouvernement israélien. Mais, jusqu'au petit matin, les médias donnèrent son adversaire, Shimon Pères, vainqueur. La « Une » de *Libération* en témoigne...

Nous avons eu droit, le 9 avril, au même scénario. Certes, comme le correspondant du *Monde*, Piotr Smolar, le souligne à juste titre, Benny Gantz et son parti *Blanc Bleu*, pourtant créé quelques semaines auparavant, ont fait un bon score (26,11 % et 35 sièges, contre 26,45 % et 36 sièges au *Likoud*).

Mais, dans le système politique israélien, c'est moins l'ordre d'arrivée des partis qui compte que leur capacité à constituer une coalition. Et le *Likoud* avait une longueur d'avance sur les *Blancs bleus*, grâce aux ultra-orthodoxes (15 sièges) et à l'extrême droite (14 sièges) ayant franchi la barre des 3,25 % [1].

Qui plus est, les électeurs ont débarrassé Netanyahou de deux formations ultras qui pouvaient l'embarrasser : *Zehout* de Moshe Feiglin, qui prône la construction du Troisième Temple – donc la destruction des mosquées de l'esplanade ! –, et la *Nouvelle droite* de Naftali Bennett et Ayelet Shaked, champions de l'annexion de la Cisjordanie.

À cette nuance près, la principale leçon du scrutin, c'est le feu vert donné par l'électorat à la poursuite de la radicalisation engagée depuis 2015, avec ses quatre composantes :

- la remise en question des droits des Palestiniens d'Israël, coulée dans le béton de la loi constitutionnelle du 19 juillet 2018, dont l'article premier affirme : « *Seul le peuple juif a droit à l'autodétermination nationale.* » Dans sa campagne anti-arabe, Netanyahou a même paru menacer leur droit de vote ;

- l'annexion de la Cisjordanie, fondée sur la loi du 5 février 2017, à commencer par celle des colonies, que le chef du gouvernement a prônée pour la première fois ;
- la multiplication de lois liberticides visant tout ce qui fait obstacle à cette fuite en avant (ONG, médias, députés arabes, etc.) ;
- enfin la conclusion d'alliances avec toutes les forces nationalistes et populistes, même antisémites.



La victoire de Netanyahou tient évidemment d'abord à son talent de démagogue, exacerbé par la peur de l'épée de Damoclès des procès pour corruption. L'ex et futur Premier ministre a aussi bénéficié de la mobilisation en sa faveur de l'« Internationale populiste ». Après le transfert de l'ambassade américaine à Jérusalem, Donald Trump lui a fait cadeau de la reconnaissance de l'annexion du Golan, en violation de toutes les résolutions des Nations-Unies. Quant à Vladimir Poutine, il a laissé l'aviation israélienne bombardier les forces iraniennes en Syrie.

Mais « Bibi » a surtout bénéficié de l'absence de toute alternative :



- **La Liste arabe unie**, forte de 13 députés en 2015, s'est présentée... désunie. Résultat : ses différents partis n'ont plus que 10 sièges, alors même qu'ils ont besoin de toutes leurs forces pour défendre leurs droits ;
- à « gauche », si le **Meretz** sauve 4 de ses 5 sièges (grâce à son électorat arabe), le **Parti travailliste** a touché le fond : 6 sièges, contre 19 en 2015 (voir l'article ci-dessous) ;
- quant au **Blanc Bleu**, s'il se présentait comme plus modéré que le *Likoud*, il ne s'en différencie pas nettement. Le général Gantz ne s'est-il pas vanté, dans un spot télévisé, d'avoir ramené une partie de Gaza à l'« Âge de pierre » ?

Au fond, s'il fallait résumer d'une phrase les élections du 9 avril 2019, on pourrait citer la « loi » politique formulée par Jean-Marie Le Pen : « *Les gens préfèrent toujours l'original à la copie.* » ■

[1] Seuil nécessaire pour avoir des représentants à la Knesset

* **Dominique Vidal** historien, collaborateur du *Monde diplomatique*, publie *Les Nationalistes à l'assaut de l'Europe* (Demopolis) après avoir signé en 2018 *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron* (Libertalia), puis co-dirigé avec Bertrand Badie *L'Etat du monde 2019: Le retour des populismes* (La Découverte). Auparavant, il avait édité *Ma vie pour le judéo-espagnol - Entretien avec mon père Haïm Vidal Septhia* (Le Bord de l'eau).



09/04/2019, Tel-Aviv : Avi Gabbay s'exprime au siège du Parti travailliste devant ses partisans et les médias à l'annonce du résultat des élections

Pour prendre toute la mesure du résultat catastrophique obtenu par le *Parti travailliste* le 9 avril 2019, il faut remonter... presque 90 ans en arrière. C'est en effet le 5 janvier 1930 que l'*Hapoel Hatzair* (Le Jeune Travailleur) et l'*Ahdout Haavoda* (l'Unité du Travail) fusionnent pour créer le *Mapai* (Parti des Travailleurs d'Eretz Israël).

Jusqu'à la guerre, ce dernier, avec à sa tête David Ben Gourion, constitue la force dirigeante du *Yichouv*, la communauté juive de Palestine, avec les relais précieux que sont le syndicat *Histadrout* et la milice *Haganah*.

Fort du rôle décisif qu'il joue dans la victoire de 1948 et l'expulsion des Palestiniens, le *Mapai* remporte haut la main les premières élections législatives en 1949 : 35,7 % et 46 sièges, auxquels s'ajoutent les résultats du parti sioniste de gauche, le *Mapam* (14,7 % et 19 sièges).

TRAVAILLISTES, LE CHANT DU CYGNE

Le plus souvent alliées avec le Parti national religieux (*Mafdal*), ces deux formations vont rester dominantes pendant près de vingt ans. Entre-temps, le *Mapai*, l'*Ahdout Haavoda* et le *Rafi*, une scission fondée par David Ben Gourion, s'unissent pour former, en 1968, le *Parti travailliste*.

Mais, neuf ans plus tard, c'est la « révolution » : la droite, rassemblée autour du *Likoud* de Menahem Begin, prend pour la première fois le pouvoir. À l'origine de ce renversement, il y a une anecdote, un traumatisme et une lame de fond :

- l'anecdote, c'est le compte en banque détenu illégalement aux États-Unis par Leah Rabin – une vétille comparée aux affaires reprochées aujourd'hui à Benyamin Netanyahou ;
- le traumatisme, c'est, en 1973, l'attaque-surprise égyptienne et syrienne lors de la guerre de Kippour, qui bouscule, une semaine durant, l'armée israélienne ;
- la lame de fond, c'est la revanche prise par les Juifs orientaux sur les travaillistes, responsables des conditions déplorables de leur accueil et des discriminations dont ils restent victimes : quatre sur cinq votent alors pour la droite et les ultra-orthodoxes...

Le sursaut de 1992 ne durera pas : avec Itzhak Rabin assassiné trois ans plus tard, Israël enterre à la fois le « processus de paix » et les chances de résurrection

du *Parti travailliste*. Dans ce qui s'apparente à un suicide politique, Shimon Peres fait la courte échelle à Netanyahou en 1996. Revenu trois ans plus tard au pouvoir avec Ehoud Barak, le *Parti travailliste* gaspille ses dernières chances avec la triple faillite de son chef : le petit général sabote coup sur coup les négociations avec la Syrie, le retrait du Liban et le sommet de Camp David.

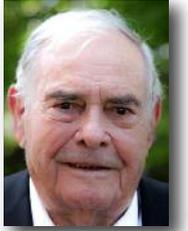
En vingt ans, de 20,2 % et 26 députés en 1999, les travaillistes tombent à 4,4 % et 6 députés en 2019. Il faut dire que, désormais, ils ne défendent plus ni le droit des Palestiniens à un État aux côtés d'Israël, ni les droits économiques et sociaux des travailleurs israéliens.

Comme nombre de leurs partis frères sociaux-démocrates, ils sont devenus une formation de classes moyennes supérieures : le gros de l'électorat populaire, notamment juif oriental, vote à droite et à l'extrême droite ou ultra-orthodoxe.

Son dernier président, Avi Gabbay, caricature cette dégénérescence. PDG de l'entreprise Bezeq, où il devient millionnaire, puis brièvement ministre de la Protection de l'Environnement, il passe par le parti *Koulanou*, allié du *Likoud*, avant de prendre en juillet 2017 la direction du *Parti travailliste*. Sa carrière ne survivra sans doute pas au fiasco du 9 avril 2019. ■ DV

HOMMAGE

LES PÈRES NOËLS VERTS ET LES COPAINS DU MONDE SONT EN DEUIL : JULIEN LAUPRÊTRE N'EST PLUS



Février 1944. Prison de la Santé. L'homme s'adresse à l'adolescent : « *Moi je suis foutu, je vais être fusillé, mais toi il faut que tu fasses quelque chose d'utile et que tu rendes la société moins injuste...* ». **Missak Manouchian**, l'un des dirigeants de la MOI, l'un de l'Affiche rouge, trace ainsi sa voie à Julien Lauprêtre*.

Fils d'un cheminot communiste, ouvrier miroir-tier, il a été arrêté trois mois plutôt. Il a 18 ans. Il a monté un réseau de résistance avec de jeunes communistes. **Le 26 avril 2019**, trop tôt pour tous ceux qui l'ont aimé, cet infatigable travailleur de la solidarité prend sa retraite et rejoint Manouchian dans le panthéon de tous ceux qui, connus ou inconnus, se sont battus pour la justice, pour la liberté, pour la dignité humaine.

Né en janvier 1926, il a 10 ans au moment du Front populaire et de la Guerre d'Espagne. Son père l'emmène à toutes les manifestations... Bientôt c'est la guerre. Son certificat d'études en poche, Lauprêtre devient ouvrier miroir-tier et monte un groupe de jeunes résistants communistes. D'où son arrestation. Après la guerre, il adhère aux Jeunesses communistes et devient vite assistant parlementaire du député communiste Raymond Guyot.

Janvier-février 1954. Hiver terrible. Le thermomètre descend de 10 degrés

au-dessous de zéro. L'abbé Pierre, ancien résistant, ancien député MRP, lance son célèbre et efficace appel : « *Est-il normal que des hommes vivent et meurent dans la rue ?* » Une leçon qui marque Lauprêtre : « *Cela, c'est nous, les communistes, qui aurions dû le dire* » confie-t-il lors d'une réunion. Quelques mois plus tard, il est nommé secrétaire administratif du *Secours populaire*. Arborant la noble devise de Cocteau, « *Tout ce qui est humain est nôtre* », le *Secours populaire* n'est encore qu'une modeste association logée dans un local de 100 m² et équipée d'une charrette à bras. L'année suivante, Lauprêtre en est élu secrétaire général et le restera près de 65 ans ; une responsabilité qu'il exercera jusqu'à sa mort.

Décembre 1959. Catastrophe de Malpasset. Une rupture de barrage fait plus de 400 morts et d'innombrables dommages matériels. Lauprêtre propose son aide à Louis Léotard, maire UDF de Fréjus, se procure un camion et apporte bientôt le fruit de la collecte lancée par le *Secours populaire*. Geste fondateur de la politique du SPF : il apporte une aide matérielle pour une cause non politique. Il agira dorénavant sur les conséquences et non sur les causes. Une analyse que Marcel Paul – encore un résistant – va relayer dans *L'Humanité*. Grâce à cette ligne, le *Secours populaire* devient une association estimée de tous au niveau national comme international, qui s'est

donné pour domaine d'activité l'Homme, tout ce qu'est l'Homme. Il se fait un devoir d'instruire, de soigner, de nourrir.

Julien Lauprêtre, fils de communistes, militant communiste, membre du Comité central, aura l'intelligence d'assurer l'indépendance du SPF à l'égard du Parti communiste. Une indépendance qu'il justifiait en termes sobres : « *Quand on a besoin de pain, on va chez le boulanger, quand on a besoin de solidarité, on s'adresse à une association de solidarité* ». Cette position ne l'empêchera pas, bien au contraire, de jouer un rôle d'aiguilleur des pouvoirs publics. L'ampleur même de l'aide apportée par le SPF dénonce ce que son secrétaire général a qualifié de « *raz de marée de la misère* ». Un diagnostic d'une désespérante actualité.

Il y a en France des gens qui dorment dans la rue. Il y a dans le monde des pays où personne ne dort dans la rue. Des pays dont les citoyens ne trouvent pas normal que l'on dorme dans la rue. Car enfin, en vertu de quel critère, en vertu de quelle loi peut-on décider que celui-ci vivra debout et que le destin de celui-là sera de vivre couché ? Quand vous chantez « *Debout les damnés de la Terre* », vous entendez bien, comme moi, le mot « *Debout* » !

Julien Lauprêtre fut un géant, par le cœur, par l'intelligence, par l'humanité.

Un patriote au sens où l'entendait **José Martí** quand il disait : « *Ma patrie, autant dire l'humanité tout entière* » .

Adieu et merci à toi, Julien ! Merci aussi à Laurence Karsznia et Mourad Laffitte qui ont consacré un documentaire au SPF et à cet humaniste passionné que fut son dirigeant. ■

N. Mokobodzki

* Propos de **Julien Lauprêtre** recueillis par **Patrick Kamenka** in *PNM* n° 273 02/2010 [*Le dernier témoin des « 23 » de l'Affiche rouge*].

À voir

DVD (75 mn.) de Laurence Karsznia et Mourad Laffitte, *Solidarité, le sens d'une vie*, © images-contemporaines, 2017, 18 €. Commandes à :

contact@images-contemporaines.com



Julien Lauprêtre avec un enfant Copain du monde

FRANCE

MACRON : L'ESCAMOTAGE DES SOLUTIONS À LA CRISE

Le trait dominant du discours tenu lors de la conférence de presse présidentielle du 25 avril 2019 est la volonté de faire passer des faux-semblants pour une politique répondant aux attentes des Français. Mais son sens n'apparaît qu'en replaçant cette péripétie dans le contexte de la crise générale que connaît le capitalisme depuis près d'une cinquantaine d'années, laquelle fut aggravée par l'épisode financier de 2007-2008.

En régulant l'activité humaine et l'usage de la nature selon l'unique critère du profit monétaire maximum le plus immédiat, le capitalisme s'oppose à la reproduction des conditions mêmes de son existence. Ainsi comment réaliser des objets et des services innovants répondant aux besoins de tous avec des salariés épuisés par leurs conditions de travail, malades, relativement ignorants et ne possédant pas le pouvoir d'achat nécessaire à l'acquisition de ces biens tandis que leur obtention nécessite l'épuisement des ressources naturelles et la détérioration de la qualité de l'atmosphère ? Cette contradiction majeure est à l'origine des soubresauts que vit notre monde prenant aussi bien la forme de luttes sociales, lesquelles ne se limi-

tent pas au phénomène des gilets jaunes, que de celle d'un dévoiement de la colère populaire vers l'extrême droite. Ainsi, pour ce qui est du cas français, confronté à l'impossibilité de réaliser un consensus majoritaire en faveur de sa politique, le président de la République a multiplié les annonces visant à faire la part du feu tout en gardant l'orientation initiale de son quinquennat.

Au titre de ce qu'il faut bien concéder pour que la marmite revendicative ne continue pas à exploser, on trouve les mesures suivantes, parfois démagogiques : • le relèvement du minimum des pensions de retraite à 1000 € • la généralisation des maisons de service public cantonales • l'instillation d'une dose de proportionnelle dans la composition des assemblées • la facilitation du référendum d'initiative partagée • l'instauration d'un droit d'interpellation des élus locaux • la mise en place de sièges du Conseil économique, social et environnemental réservés à des citoyens tirés au sort • la suppression de l'École nationale d'administration et des grands corps de l'État • la réindexation, en fonction de l'inflation, des petites retraites • la simplification de la procédure de recouvrement des pensions alimentaires

impayées • la poursuite de la réduction du nombre d'élèves par classe. Mais, à chaque fois que ces mesures impliquent des dépenses publiques, est laissée dans l'ombre la question de savoir si elles seront abondées en quantité suffisante pour fonctionner correctement : il est permis d'avoir des doutes !

En revanche, la poursuite de la politique antérieure est confirmée s'agissant • de la suppression de l'impôt sur la fortune des détenteurs de titres financiers, • du maintien du prélèvement unique à 30 % des revenus financiers venant se substituer au droit commun de l'impôt sur le revenu • du subventionnement des entreprises par le biais du CICE • du maintien de la flexibilisation du marché du travail, toutes mesures dont l'impact économique positif prétendu au moment de leur instauration n'a pas été observé. La démagogie conduit à décider de réduire le nombre de parlementaires au risque de rendre leur travail moins efficace et, surtout, de mettre en cause leur représentativité territoriale. Reste l'augmentation du pouvoir d'achat qui s'est révélée être la grande absente des mesures annoncées, alors, pourtant qu'elle est au premier rang des objectifs des actuelles luttes sociales.

Quant à une meilleure équité fiscale, elle se résume, pour le pouvoir, à un transfert de la charge d'impôt depuis les « plus pauvres » vers les « moins pauvres » mais non vers les « plus riches ». Le plus scandaleux est certainement la décision prise par le biais de la réforme du système des retraites, destinée à obliger les français à travailler plus longtemps. C'est d'autant moins compréhensible que la valeur de la production obtenue par heure de travail français est une des plus élevées au monde. Faute d'augmentation du pouvoir d'achat, cet allongement de durée ne peut aboutir qu'à une augmentation des profits.

Enfin, concernant deux questions fondamentales, la préservation de la planète et la sauvegarde des emplois de fonctionnaires nécessaires aux services publics, les décisions sont renvoyées à plus tard.

Au total, il y a fort à parier que l'ensemble de ces mesures ne pourra réduire la détermination de ceux qui luttent pour un changement fondamental de société, lesquels pourront la manifester, dès leur vote aux élections européennes prochaines. ■

Jacques Lewkowicz

27/04/2019

L'ENVOL ET LA CHUTE D'UN LIS BLANC NOMMÉ LILI

Le 8 mai 1945, trois jours après que l'armée soviétique soit entrée dans Berlin et que Hitler se soit suicidé dans son bunker, les Allemands capitulaient. La guerre la plus sanglante de l'histoire prenait fin, en tous cas en Europe – elle allait continuer en Asie jusqu'en août. L'hystérie antisémite des nazis qui accompagna ce conflit provoqua la destruction des Juifs d'Europe ; la mort de six millions d'entre eux, enfants, femmes et hommes. Mais les Juifs ne furent pas seulement les victimes de cette barbarie, ils furent aussi des résistants, des combattants comme ceux des ghettos de Varsovie et de Vilno ; ceux du camp de Sobibor ou ceux, chez nous, entre autres de la M.O.I. En Union soviétique, nombreux sont ceux qui, mobilisés ou engagés, participèrent à l'anéantissement du nazisme dans les détachements de partisans ou dans l'Armée rouge*. C'est à l'une de ces combattantes que nous rendons hommage aujourd'hui : Lidia Litviak, aviatrice engagée à 19 ans, tuée au combat à 22 ans après avoir accompli 168 missions et remporté 12 victoires personnelles.

Elle s'appelait Lidia, on la baptisa vite *Lilia*, en russe le lis ; *belaya lilia* – le lis blanc, une fleur qu'elle aimait au point d'en peindre sur la carlingue de son avion ; puis ce fut « *la rose blanche de Stalingrad* » quand, dessinées sur les flancs de son appareil, ces roses se multiplièrent pour saluer chaque ennemi descendu. Enfin, pour tous et toutes, sur les bases et à la radio dans les airs, ce fut Lili.

Lili était née en 1921 à Moscou dans une famille juive. Son père était cheminot. En 1937, une fausse dénonciation conduit à son arrestation et à son exécution. Lidia avait 16 ans et une passion : l'aviation. À 14 ans, elle s'était inscrite dans de ces aéroclubs qui se multipliaient alors en URSS. L'année suivante, elle effectuait son premier vol seule. Elle cacha donc soigneusement qu'elle était la fille d'un « *ennemi du peuple* » ; elle acquit une formation d'ingénieur et de géologue et participa à ce titre à une expédition dans le Grand Nord tout en continuant de voler.



Lidia Vladimirovna Litviak

Pour être acceptée, Lili s'attribua 100 heures de vol de plus qu'elle n'en avait fait. Elle fut affectée à la 586^e Escadre de chasse et participa à la défense de Saratov. Elle remporta une première victoire en abattant avec son groupe un bombardier allemand Ju-88.

Transférée au 437^{ème} régiment d'aviation, à Stalingrad, dès son deuxième engagement, elle descendit deux avions allemands. C'est de ce jour que date son surnom de « *Rose blanche de Stalingrad* ». Après Stalingrad, Lidia a servi dans une unité féminine au quartier général de la division, puis a été transférée au 9^e régiment des chasseurs de

la Garde – l'élite ! – C'était une unité d'hommes. Elle ne cessait pas d'étonner ses collègues masculins par son habileté, et ses succès.

Ses collègues et ses ennemis : un jour Lili abattit un Bf-109 G-2 « Gustav ». Celui-ci était piloté par le sergent-chef Erwin Maier, un as de la Luftwaffe, crédité de 11 victoires aériennes, décorées de la Croix de fer. Ayant réussi à s'éjecter et capturé par les troupes soviétiques, l'Allemand demanda à rencontrer le pilote qui avait réussi à l'abattre. On lui présenta Lidia Litviak. Il crut être victime d'une blague, s'insurgea : lui un as de la Luftwaffe ne pouvait pas avoir été descendu par une femme ! Seulement quand Lili lui donna les détails de leur combat acharné, il dut se rendre à l'évidence, c'était cette jeune blondinette. Il se jeta à genoux offrant en hommage sa montre en or, mais la Lilia s'indigna : « *Je n'accepte pas de cadeaux de l'ennemi de la patrie* ».



Lidia Vladimirovna Litviak, pilote de chasse

Dans le Grand Nord, justement, alors que la tempête se déchaînait, il fallait se procurer une hélice pour un appareil immobilisé. Tout décollage était interdit en raison des conditions météorologiques. Lili sauta dans un avion et rapporta l'hélice. Le commandant la réprimanda pour avoir enfreint ses ordres mais tous étaient en admiration. Lili était une rebelle.

En 1940, Lidia Litviak obtint son brevet de pilote instructeur à Kherson et trouva un emploi à l'aéroclub de Kalinine où elle se signale rapidement par ses qualités de pilote et d'instructrice. Quand l'Allemagne attaque l'Union soviétique, elle réussit à former 45 cadets, futurs pilotes.

Après avoir obtenu son brevet de pilote expérimenté, à l'automne 1941, Lidia entra dans l'armée car, face à la perte d'un grand nombre de pilotes, il fut décidé de former trois régiments d'aviation féminins sous la direction d'une pilote chevronnée, Marina Raskova.



Lidia Litviak (1921-1943) (à gauche), Katerina Budanova (1916-1943) (au centre) et Maria Kuznetsova, du 437^e régiment de chasse

En janvier 1943, elle intègre avec son amie Ekaterina Budanova, le 296^e régiment de chasse dirigé par Nikolaï Baranov. Elle abat alors deux nouveaux adversaires, le 11 février, un Ju-88 et un Focke-Wulf Fw 190A, exploits qu'elle renouvelle le 1^{er} mars ; le 15, elle abat de nouveau deux avions, deux Ju-88. Mais son appareil est touché par la chasse. Elle réussit néanmoins à en descendre un deuxième et ramène son avion à la base. Elle s'évanouit après l'atterrissage et reste hospitalisée jusqu'en mai. Le 17 février, elle avait reçu l'Ordre du Drapeau rouge, et deux jours plus tard, elle avait été promue second lieutenant.

De retour dans son unité, elle obtint deux nouvelles victoires mais son chef Nikolaï Baranov et le pilote Alexeï Solomatine sont tués le 21 mai à l'atterrissage, leur avion ayant été endommagé au combat. Lili et Alexeï s'aimaient ; ils s'étaient connus au combat et s'étaient mariés lors d'une permission. La jeune femme a assisté à la catastrophe. Elle en fut bouleversée. Peu après sa meilleure amie, Ekaterina Budanova, est abattue à son tour. Lidia fut elle-même blessée à deux reprises et contrainte d'atterrir en territoire ennemi. Elle parvient néanmoins à rentrer à pied la première fois et est secourue par un autre pilote, la seconde.



Lidia Vladimirovna Litviak et ses collègues masculins

Fin juillet 1943, sur le front Sud, sur la rivière Mius près du Donbass, de violents combats eurent lieu pour percer la défense allemande. Les opérations au sol des unités de l'Armée rouge étaient soutenues par l'aviation soviétique. Lidia Litviak y prenait part. Le 1^{er} août 1943, après avoir effectué trois sorties dans la région de Donetsk, elle abattit personnellement deux avions ennemis et participa avec son groupe à la destruction d'un troisième. Mais ce furent là ses dernières victoires. Le commandant du 3^e escadron du 73^e Régiment d'aviation de chasse de la Garde, Lidia Vladimirovna Litviak, ne revint jamais ... Son avion a été attaqué par l'ennemi, abattu et personne d'autre ne l'a vu.

Le commandant organisa sa recherche mais ni l'avion ni sa pilote n'ont pu être retrouvés. Lili n'avait que 21 ans, mais au cours de sa courte carrière au combat, elle avait réussi à devenir une véritable légende. ■ **BF**

* **NDLR** Nombre de nos aînés, réfugiés en URSS pendant la guerre, ont aussi combattu dans les rangs de l'Armée rouge.



12/2018 : Inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur de Lidia Vladimirovna Litviak, pilote de chasse, héros de l'Union soviétique

LE MARCHÉ DE L'ART SOUS L'OCCUPATION

Un livre et une exposition au Mémorial de la Shoah

Laurence Bertrand Dorléac avait publié une excellente *Histoire de l'art à Paris entre 1940 et 1944* [1] qui lui avait demandé sept années de travail. Emmanuelle Polack publie, à l'occasion de la remarquable exposition proposée par le Mémorial de la Shoah [2], un ouvrage longtemps attendu intitulé « *Le marché de l'art sous l'Occupation* » [3]. Il faut dire, avant d'entrer dans le vif du sujet, que tout repose sur les textes qui régissent la saisie des biens juifs et le sort des juifs étrangers puis français. C'est la base de ce qu'on appelle la **spoliation**.



Hitler avait deux grands rêves : faire de Berlin, rebaptisée *Germania*, la capitale du monde et fonder dans sa ville natale, Linz, un musée gigantesque portant son nom. Des dispositions sont donc prises pour s'emparer des œuvres d'art dans tous les pays sous la domination du III^e Reich. Dès l'été 1940, en vertu de l'ordonnance du 15 juillet, Ribbentrop confie à Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, la mission de « mettre sous protection » les œuvres majeures qui, après recensement, seront transférées à l'ambassade d'Allemagne. L'opération s'effectue avec l'aide de la police française.

De son côté, le maréchal Göring charge Alfred Rosenberg de former une section spéciale, la *Einsatzstab Reichleiter Rosenberg* (ERR), qui devra transporter en Allemagne les œuvres qu'elle aura confisquées. Le quartier général de l'ERR est d'abord installé à l'hôtel Commodore, puis, en 1943, dans un immeuble de l'avenue d'Iéna. Cette opération parallèle commence en octobre 1940. Les collections juives sont placées dans différents dépôts, dont ceux des musées nationaux. D'autres finissent dans les caves de l'ambassade et dans plusieurs salles du musée du Louvre.

À partir de l'automne 1940, bon nombre de tableaux et de sculptures sont entreposés au Jeu de Paume. Les œuvres qui appartiennent à la catégorie de l'« art dégénéré » sont remises dans la « salle des martyrs » pour être vendues sur le marché de l'art ou échangées à l'étranger. En 1941, Göring charge Bruno Lohse d'acheter des œuvres pour son compte, en plus de ses nouvelles

fonctions à l'ERR. Il lui demande aussi d'organiser des expositions de toiles et de statues confisquées au Jeu de Paume. Deux ans plus tard, plusieurs centaines d'œuvres « dégénérées » sont détruites. Göring profite de plus en plus des échanges pour enrichir sa collection personnelle qui ne tarde pas à devenir assez impressionnante.

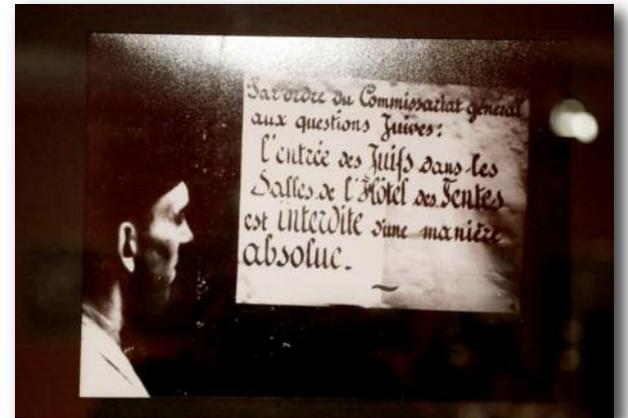
La première partie du livre d'Emmanuelle Polack s'achève par l'évocation de personnages interlopes qui écument le marché de l'art au profit du Reich et de ses dignitaires. Elle parle aussi du destin des marchands d'art juifs en France. C'est Paul Cailleux, marchand d'art et président du syndicat des négociants en objets d'art qui est chargé de la liquidation des biens juifs dans ce domaine. Le célèbre critique d'art Camille Mauclair applaudit des deux mains. Rares sont les marchands qui parviennent à confier la gérance de leur galerie à un tiers. Kahnweiler réussit à vendre sa galerie à Louise Leiris. Georges Wildenstein, déchu de la nationalité française après 1940, voit sa galerie parisienne aryanisée.

Pierre Loeb, l'un des grands découvreurs de l'art moderne entre les deux guerres, confie sa galerie Pierre à son confrère Georges Aubry. Un administrateur bloque néanmoins ses comptes en mai 1941 et réquisitionne ses tableaux à son domicile.



Son stock est aussi vendu. Loeb décide alors de partir pour Cuba. Il essaye de rejoindre l'armée de la France libre, ce qui lui est refusé en raison de son âge. Quant à Georges Aubry, il vend des œuvres en Allemagne et collabore avec les MNR (« musées nationaux récupération »). À la Libération, Pierre Loeb mesure l'ampleur des biens dont il a été dépouillé.

Paul Rosenberg, fils de marchand d'art, n'a pas tardé à devenir l'un des principaux marchands d'art moderne. Au début du conflit, il fait transporter une partie de son stock dans une propriété près de Bordeaux. En juin 1940, il quitte la France pour s'installer aux États-Unis. C'est dans l'immeuble dont il est propriétaire rue de la Boétie que l'Institut d'étude des questions juives s'installe en 1941. Ses clichés en verre sont vendus l'année suivante (c'est Mme Leiris qui les récupère) et sa collection personnelle est saisie. Tout ce qui lui appartient est acquis par un certain André Goux. Et même ce qu'il avait dissimulé en zone libre (argent et tableaux) est récupéré par les Allemands en 1941 dans son coffre de la banque de Libourne. Après la guerre, Rosenberg n'a pas rouvert sa galerie. René Gimpel va, lui, se rendre en zone libre et rejoindre un réseau de résistance. Son appartement



parisien est réquisitionné en 1942. Il est arrêté par la gendarmerie française et interné au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe. Libéré en 1943, puis de nouveau arrêté un an plus tard sur dénonciation, il est envoyé dans un camp de concentration où il meurt en janvier 1945. L'ouvrage se poursuit sur une partie consacrée aux salles de ventes et, bien entendu, aux ventes de biens juifs qui s'y sont déroulées.

L'Hôtel Drouot, après une brève fermeture, est ouvert à nouveau et formellement interdit aux Juifs. Des ventes prestigieuses d'œuvres spoliées, comme celle de la collection Bernheim Jeune y ont lieu. Des commissaires-priseurs se spécialisent dans ce genre de ventes de biens saisis. Les documents concernant ces adjudications sont très rares pour une raison évidente. Le reste de l'ouvrage concerne un point assez sensible : la restitution des œuvres ; ce fut un long chemin de croix et, de nos jours encore, bon nombre d'affaires demeurent non résolues.

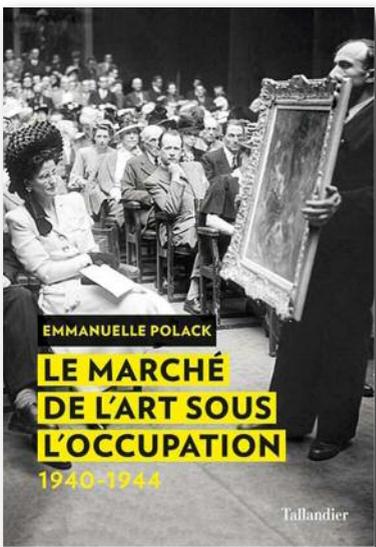
Le livre d'Emanuelle Polack fournit une excellente vue d'ensemble de toutes ces affaires tragiques, qui montrent que les lois raciales se sont traduites, dans le monde de l'art par des vols caractérisés et souvent systématiques, auxquels Français et Allemands ont participé en pleine complicité. Il s'agissait aussi d'un racket généralisé qui n'est pas à négliger. Le dossier est loin d'être fermé, hélas. Cette recherche scrupuleuse donne accès aux aspects les plus dramatiques et aussi les plus sordides. L'ouvrage s'achève sur la question épineuse des restitutions. L'auteur montre le travail difficile des diverses commissions constituées à la Libération ; il montre aussi combien il a été difficile de retrouver les œuvres dérobées et ensuite de les récupérer.

Beaucoup de galeries helvétiques, notamment zurichoises, ont fait des affaires avec ces tableaux et ces sculptures vendues souvent à vil prix. La question reste encore ouverte de nos jours ! Emmanuelle Polack a écrit un essai fondamental, qui appelle une suite ! ■

[1] Laurence BERTRAND DORLÉAC, *Histoire de l'art, Paris, 1940-1944*, Éd. Publications de la Sorbonne, 1995, 451 p., 32 €

[2] Exposition au Mémorial de la Shoah, 4 rue Geoffroy l'Asnier Paris 4^e Tous les jours sauf sa. de 10 h à 18 h. Nocturne je. jusqu'à 22 h. Jusqu'au 3 novembre 2019.

[3] Emmanuelle POLACK, *Le Marché de l'art sous l'Occupation, 1940-1944*, Éd. Tallandier, 2019, 236 p., 22,50 €



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

JEAN-LUC GODARD *Le Livre d'Image* EN REPLAY JUSQU'EN JUIN SUR ARTE

Aragon a défendu avec passion l'œuvre godardienne et en a décrit le principe esthétique révolutionnaire : les collages et citations n'y sont pas un simple assemblage maniériste sans contenu mais la création d'une écriture neuve, toujours renouvelée, qui met en perspective la réalité et l'imaginaire au delà du cadre de l'image et des sons [1]. Godard détruit toute cohésion de récit figuratif par une grammaire cinématographique qui supprime les liens de cause à effet, faute de raccords et par un montage très inventif. Fragmentation, mouvement et couleur du récit y sont comparables à la révolution opérée en peinture par les cubistes (Picasso, Braque) mais aussi aux poèmes visuels (Apollinaire) ou à ceux d'invective et de révolte (Henri Pichette). Les derniers films de Godard révèlent la discontinuité de l'Histoire en phase avec l'actualité dans le monde, là où les idées de progrès des Lumières furent brisées par la grande barbarie industrielle que fut la Shoah, point récurrent obsessionnel de l'œuvre de Godard des vingt dernières années. Godard est le grand documentariste du siècle passé et du nôtre : *Soigne ta droite*, film burlesque, dressait le bilan de la gestion social-démocrate ;



Allemagne année neuf zéro voyait dans la chute du Mur un effondrement où le capitalisme imposerait sa loi de la jungle à l'Est ; *Film Socialisme* revenait douloureusement sur Israël et la Palestine ; *Hélas pour moi* montrait la ruine de la Grèce par la cure de misère imposée par l'Europe. *Histoire-s du cinéma*, série de films (1988/1998), révélait le chaos du monde où seul l'art survivait là où la loi de l'ordre capitaliste imposait sa barbarie. Dans *Le Livre d'Image*, images et sons se succèdent empruntés à l'art (littérature, peinture, cinéma, musique) ou aux actualités, aux films pornographiques, à Internet... Une image noire de longue durée se répète pour séparer chaque image en couleur et les sons qui lui succèdent et s'y fracassent net, tous, brisés. La dominante de ces images montre massacres, tueries, exécutions, carnages... soit la banalisation d'un « spectacle » de la barbarie répété inlassablement. Un grand intertitre « *Sous les yeux de l'Occident* » précise que le producteur de ce chaos est l'Occident et que son lieu géographique martyr sont les pays arabes. Et Godard, à ce propos, de citer à nouveau l'extraordinaire texte de Victor Hugo *Pour la Serbie* [2], qu'on lui entendait déjà dire in extenso dans *Histoire-s du cinéma* lors de la guerre de Croatie, et il associe *Daesh*, l'État islamique, aux textes hallucinants de la guerre divine comme moteur de l'Histoire dus à Joseph De Maistre. Godard appelle aussi à ne pas confondre islamisme

avec musulmans et civilisation arabe. D'où la lecture de sa propre voix d'extraits du roman de l'égyptien francophone Albert Cossery, *Une ambition dans le désert* (1984), et l'évocation d'un paradis perdu, « l'Arabie » heureuse. Véritable cri infini et désespéré contre la guerre, le film se clôt sur la chute d'un personnage portant un masque et pris dans une ronde effrénée. Notons que cette scène est une référence au premier épisode du film *Le Plaisir* de Max Ophüls, inspirée de la nouvelle de Maupassant : *Le masque*, où un personnage après avoir dansé dans un tourbillon infernal, s'écroule au bal, révélant, démasqué, un homme vieux, malade, usé. Effondrement qui dit les ruines d'une civilisation d'apparat que la mort guette. ■

[1] cf. Louis Aragon, *Qu'est-ce que l'art, Jean-Luc Godard ?* http://sami.is.free.fr/Oeuvres/aragon_godard.html et *Aragon parle de Godard*, 1964 <https://youtu.be/9UJOlptgL3I>

[2] Victor Hugo, *Hugo journaliste. Articles et chroniques*, [lire *Pour la Serbie*], Éd. Flammarion, 2014, 464 p., 9,80 €



GODARD LIT DES EXTRAITS DE *POUR LA SERBIE* DE VICTOR HUGO

« Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve ; c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères (...) »

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

OMAR PORRAS OU LA MAGIE DU THÉÂTRE

Omar Porras déploie subtilement tous les outils de la théâtralité. Son Amour et Psyché d'après Molière est éblouissant.

Faire que l'ordinaire devienne extraordinaire, telle est la devise de ce comédien-metteur en scène colombien installé à Genève avec sa compagnie le *Teatro Malandro*. Il faut dire qu'il a été formé à bonne école, « *nourri de grands maîtres asiatiques et européens* » et qu'il a su transformer ce socle précieux en une créativité tout à fait personnelle et originale. Peintre dans l'âme, fervent des arts premiers, les scènes sont très picturales, les éclairages oniriques de toute beauté*, et la musique omniprésente : qu'elle emprunte au menuet, à la cour de Louis XIV, à des cadences ancestrales ou plus actuelles, elle rythme les passages d'actes, soutient les progressions de scènes. Pour l'expression calquée sur la parade ou le théâtre de rue, sans doute Dario Fo n'est pas loin non plus. Mais les expressions multiples se mêlent pour faire advenir le comique et le tragique, le merveilleux, la fable, le mythe venu depuis la nuit des temps. Dans son adaptation, le metteur en scène suit la version de Molière *Les amours de Psyché et Cupidon*, ballet commandé par Louis XIV tout en y retenant les vers de La Fontaine et ceux de Corneille, ainsi que le conte d'Apulée et « *certaines librettistes italiens du XVIIe siècle* ». La fable peut se résumer ainsi : une simple mortelle, Psyché, rivalise de beauté avec une immortelle, Vénus. Cette dernière en appelle à son fils pour qu'il attire

Psyché dans les rets de l'amour et la fasse souffrir en l'abandonnant. Mais celui-ci s'éprend de la beauté que l'on voulait punir et, après un rite et un voyage initiatique, Psyché est hissée au rang d'immortelle. Tous les ingrédients signifiants du théâtre sont présents, jusqu'aux trois coups. S'y ajoute tout ce qui a trait au conte initiatique, à l'oralité. Le « *Il était une fois* » ouvre ainsi la théâtralité sur ce qui dépasse le réel, sur le poétique, le merveilleux, la magie. Le public fait lui aussi partie de la sphère théâtrale à laquelle il est implicitement convié. Comme dans les spectacles de foire, musique et parade scandent les actes et la progression de l'histoire mais il y a aussi du chœur antique, costumes, masques gravés dans la pierre, colonnes évoquant la Grèce. Tout devient divertissement et le divertissement devient source de pensée, de réflexion sur l'amour, sur les classes sociales, sur les puissants. On assiste aux prémices de l'amour, à ses émois, à la jalousie ainsi qu'à son adorable intelligence et le voyage entre la terre et les cieux devient initiatique. Songe ou merveilleux, monstre ou magicien, les éléments se déchaînent. C'est joyeux, enlevé et on en sort admiratif. Ceux qui auront la chance d'aller cet été au Festival d'Avignon pourront voir *Ma Colombine* mise en scène et jouée en solo par Omar Porras lui-même à partir d'un texte collecté sur sa vie et écrit par Fabrice

Melquiot, avec lequel il fait tandem au Théâtre Kléber-Méleau de Genève. La vie d'Omar Porras traverse les paysages et la culture colombienne. La tradition orale, le conte initiatique, les masques, les corps en mouvement (Omar Porras est également danseur) transparaissent dans son art théâtral, de même qu'une conception picturale, sculpturale tout à fait particulière. Ses spectacles ont obtenu de nombreux prix. ■



Amour et Psyché vu au Théâtre-71 scène nationale Malakoff – Tournée 2019 : 30/04 au 17/05 au Théâtre de Carouge-Atelier de Genève ; 22 au 25/05 au Théâtre National de Bordeaux Aquitaine | *Ma Colombine* 5 au 26/07 à 11h40 (sauf les 10, 17 et 24/07) au Gilgamesh Belleville 11 bd Raspail Avignon (rés. 04 90 89 82 63).

* Création lumière Mathias Roche, scénographie Fredy Porras

LA VIGOUREUSE BEAUTÉ DE L'ŒUVRE DE MAX LINGNER, TRAIT D'UNION ENTRE DEUX PEUPLES

par FRANÇOIS MATHIEU

(Suite de la Une)

Pendant l'Occupation, il sera, comme tous les Allemands qui séjournent sur le sol français, interné dans des camps, dont Les Milles et Gurs. À la Libération, il reprend sa collaboration à *L'Humanité*, puis, au début de l'année 1949, rentre à Berlin, peu de temps avant la fondation de la RDA. Il réalisera alors de très grandes fresques d'extérieur, dont celle de la Maison des ministères qui célèbre « la fondation d'un État ouvrier et paysan sous la direction du Parti socialiste unifié d'Allemagne (SED) ». Réalisé au début des années 1950, son tableau « *La Grande Guerre des paysans* », lui vaut pour la seconde fois le Prix national de la RDA. Présentement, on aura été heureux de (re)voir ses portraits de simples gens du peuple et ses sobres paysages des banlieues ouvrières parisiennes.

Lorsqu'en 1928, un an avant la grande crise économique mondiale, Max Lingner quitte Berlin pour un séjour d'études de quelques mois à Paris, il ne se doute pas que son séjour en France va durer vingt ans. À l'instar de Heinrich Heine pour qui la joie de vivre parisienne s'opposait à la tonalité sombre de l'univers allemand qu'il venait de quitter, Max Lingner ne vécut pas ces années françaises comme un exil douloureux, mais tint la France pour sa seconde patrie, d'autant qu'il sut y trouver – même dans les « années noires » de l'Occupation, où il crée notamment les vingt encres de Chine de *Ceux de Gurs* ! – des conditions favorables à son activité créatrice. Pareillement au poète juif allemand, il se considéra comme un trait d'union entre les deux peuples.



Max Lingner réalise la décoration de la Fête de l'Humanité à Garches



Revue Monde du 19 septembre 1931

Dès son arrivée à Paris, il était entré dans le milieu intellectuel communiste, où il avait fait la connaissance d'Henri Barbusse (1873-1935), directeur littéraire du quotidien *L'Humanité* et fondateur de l'hebdomadaire *Monde*. Max Lingner va collaborer aux deux, à *L'Humanité* jusqu'au samedi 26 août 1939, dernier numéro imprimé du quotidien jusqu'à la Libération*, à la veille de la « fête de l'Huma » prévue à Garches. Le gouvernement Daladier vient d'interdire une grande partie de la

presse communiste. La fête est annulée. *L'Humanité* publiant en feuilleton *Le Comte de Monte-Cristo*, illustré par Max Lingner, les lecteurs devront acheter le livre pour en connaître la fin.

Der Ziegenhirt [Le Chevrier], que je sors avec émotion d'une de mes bibliothèques, est le témoignage de l'amitié et de la collaboration créatrice d'Henri Barbusse et Max Lingner. Au début des années 1930, l'artiste qui s'inspire de deux chansons populaires allemandes, « *Il était deux enfants de roi* » et « *Ah, mon cher Augustin* », compose une image-titre et esquisse l'intrigue. Le 20 juin 1931, Henri Barbusse lui écrit : « *Mon cher Lingner, je vous envoie avec votre album un texte auquel je suis parvenu, dans lequel, avec mes meilleures capacités, j'ai suivi vos dessins et votre propre texte. Il n'est en aucun cas définitif, je peux effectuer des modifications si la mise en page l'exigeait.*

Est-ce à peu près ce que vous désiriez ? [2] » En revanche, Max Lingner qui espérait que *Monde* pût éditer l'ouvrage dut déchanter : en raison de ses propres difficultés financières, l'hebdomadaire ne pouvait en envisager la publication. L'artiste réussit seulement à en exposer les planches dans la galerie Billiet dirigée par le critique d'art Pierre Worms, rue de la Boétie.

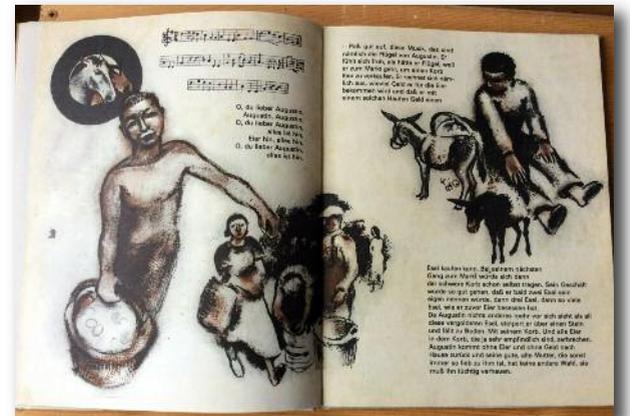
Le 1er février 1955, Max Lingner, qui vit à nouveau à Berlin, écrit à Annette Vidal, l'ancienne secrétaire d'Henri Barbusse, qu'il prévoit de rassembler les pages égarées du *Chevrier* ; ce qu'il fit non sans tenter de combler les manques. L'ouvrage ne parut que quatorze ans après la mort du peintre à Berlin, chez un éditeur de Berlin-Est de livres pour l'enfance et la jeunesse [3]. Dans le conte d'ori-



Max Lingner - *L'Humanité* 30 août 1936

gine, un berger conquiert le cœur d'une princesse et entre ainsi par alliance dans une famille royale.

Ici, la princesse quitte sa cage royale pour rejoindre le jeune et malheureux chevrier, et connaître ainsi la misère, la douleur, la « vraie vie », celle des luttes, et pouvoir conclure que « *s'ils le veulent, les ouvriers et les paysans créeront le bel avenir. Il suffit qu'ils le veuillent.* »



Henri-Barbusse, Max-Lingner : *Le chevrier*

Le lecteur avait en main une œuvre d'art total faite d'un texte simple et de dessins exécutés à l'aérographe et au pinceau en noir et brun sépia, dont la vigoureuse beauté voulue par Max Lingner avait été, des années durant, familière à des milliers de lecteurs de la presse communiste française. ■



Paix et Liberté n° 83 (1938)

[1] cf. mon article *Deux expositions à Berlin d'artistes allemands victimes des nazis*, in PNM n° 364 de mars 2019, où j'indiquais que Robert Liebknecht avait, lui aussi, été conseillé par Käthe Kollwitz de se rendre à Paris.

[2] Ne disposant pas du texte français d'origine, je traduis la traduction allemande.

[3] Henri Barbusse et Max Lingner, *Der Ziegenhirt*, version all. de Henryk Keisch, Éd. Alfred Holz Verlag, Berlin 1973.

* NDLR Pendant la guerre, *L'Humanité* paraît dans la clandestinité.



Le camp de Gurs



Peinture murale